

la pensée contemporaine

les grands courants



l'essentiel

10
8

micHEL richard

libéralisme
anarchisme
marxisme
thomisme
nihilisme
existentialisme
personnalisme
spiritualisme
humanisme
freudisme
phénoménologie
structuralisme
modernité
nouvelle philosophie



bakounine - proud'hon
althusser - marx
s^t augustin - s^t thomas
kierkegaard - nietzsche
g.marcel - sartre
mounier
teilhard de chardin - bergson
illich - marcuse - reich - freud
merleau.ponty - heidegger - hussel
levi.strauss - lacan
foucault - deleuze
levy - glucksmann

chronique sociale

la pensée
contemporaine
les grands courants

michel richard

109
oct. 78

Collection « L'Essentiel »

Chronique Sociale de France
7 rue du Plat 69288 LYON Cedex 1

Co-diffusion Editions du Cerf
29 Bd La Tour Maubourg
75340 PARIS Cedex 07

80R
78107
(9)

La pensée contemporaine

Les grands courants

La raison d'être de ce livre	5
Lignes directrices pour la lecture	9
Le libéralisme	13
Complexité de l'idéologie libérale	
La philosophie et le libéralisme	
L'anarchisme	33
Bakounine ou le refus libertaire	
Proud'hon ou l'abjection de l'Etat	
Le marxisme	49
Marx ou la nécessité scientifique de la Révolution	
Althusser ou la fiction du sujet social et individuel	
Le thomisme	61
St Thomas ou l'harmonie entre la raison et la foi	
St Augustin ou la grâce au-dessus de la liberté	
Le nihilisme	73
Nietzsche ou le oui à la vie	
Kierkegaard ou l'angoisse devant Dieu	
L'existentialisme	87
Sartre ou une passion vaine pour l'existant	
Gabriel Marcel ou l'Avoir contre l'Etre	
Le personnalisme	99
Mounier ou le chrétien affronté à la politique	
Les personnalismes et leur influence	
Le spiritualisme	111
Bergson ou la vie spiritualisée	
Teilhard de Chardin ou le cosmos transfiguré dans le Christ	

La raison d'être de ce livre

L'humanisme	129
L'être humain : le point de convergence de toute l'action et de toute connaissance	
L'humanisme en difficulté : la détresse de l'homme	
Le freudisme	141
Freud ou le réveil de la sexualité	
Reich et Marcuse : de la société répressive aux possibilités révolutionnaires d'Eros	
La convivialité d'Ivan Illich	
La phénoménologie	153
Husserl ou la transcendance de la conscience	
Heidegger ou la nostalgie de l'Etre	
Merleau-Ponty et la phénoménologie husserlienne	
Le structuralisme	167
Levi-Strauss ou l'origine par la structure	
Lacan ou le désir et le signifiant	
La modernité	179
Deleuze ou l'anarcho-philosophe	
Michel Foucault ou le langage de la déraison	
La nouvelle philosophie	193
Levy ou le pessimisme en histoire	
Glucksman ou le marteau des maîtres-penseurs	
Conclusion	213
Vocabulaire	215



1. Introduction
 2. The purpose of this study is to investigate the effects of the proposed system on the performance of the participants.
 3. The study was conducted in a laboratory setting with a sample of 20 participants.
 4. The results of the study show that the proposed system significantly improved the performance of the participants.
 5. The study has several limitations, including a small sample size and a short duration of the experiment.
 6. Future research should focus on conducting larger-scale studies and exploring the long-term effects of the proposed system.
 7. The findings of this study have important implications for the design of user interfaces and the development of training programs.
 8. The proposed system is a promising solution for improving the performance of users in various tasks.
 9. The study concludes that the proposed system is an effective tool for enhancing user performance.
 10. The authors would like to thank the participants and the research assistants for their contribution to this study.

La raison d'être de ce livre

La philosophie nous concerne

La philosophie contemporaine est en crise et, si elle ne semble pas avoir une influence directe sur notre vie quotidienne, elle esquisse cependant, à plus ou moins long terme, le profil d'un homme nouveau. En ce sens, elle risque de nous **sur-prendre** car elle nous attend toujours là où nous sommes rarement : au fond de nous-mêmes, par delà nos intérêts et nos préoccupations quotidiennes, dans cette zone d'ombre et de mystère, où elle plonge, avec l'art semble-t-il, la lucidité de son regard. Car la philosophie est **regard** : non pas du spectacle d'un homme abstrait et détaché de l'histoire, mais questionnement concret et lucide, rigoureux et tendre, passionné et froid, que l'homme ne cesse de s'adresser à lui-même. Si nous ne nous sentons pas concernés par la philosophie, les questions fondamentales qu'elle pose et les réponses qu'elle peut parfois donner nous concernent toujours de quelque manière. Nul n'échappe à la philosophie, même si nous pensons souvent lui échapper, et si même elle nous laisse indifférents. Cette indifférence n'est qu'**apparente** car elle nous atteint de toute manière par le biais de la culture, des mœurs, du langage : bref, nous la subissons comme **idéologie**. En ce sens au moins tout le monde est philosophe.

Le mot en « isme »

De plus, la philosophie est un phénomène **culturel** (pour certains, elle n'est que cela d'ailleurs), c'est-à-dire qu'elle comporte des images, un langage et des règles : elle forme système à travers ces mots en « isme » dont nous entendons parler (marx-isme, personnal-isme, nihil-isme, etc...). Les pages qui vont suivre respectent **volontairement** cette coupure en tranches, ce « saucissonnage » des différentes philosophies, du moins dans la présentation du livre : c'est commode et pratique de pouvoir ainsi classer des systèmes ou des pensées car le mot en « isme », s'il a l'inconvénient de la schématisation, il a l'avantage de focaliser et de rassembler, de symboliser et d'exprimer l'**unité idéologique** ou **culturelle** d'une pensée : dans le marx-isme, en effet, toute la pensée de Marx est évoquée, de même dans l'existential-isme toute celle de Sartre. Ce catalogage est certes superficiel, mais nous avons cru qu'il était encore la meilleure manière de laisser au lecteur l'angle sous lequel la philosophie lui parvient, et, somme toute, la manière par laquelle il y est habituellement sensibilisé : cette méthode de présentation est **critiquable**, mais elle est le résultat d'un **choix** et non celui du hasard ou d'une omission méthodologique.

Un instrument de travail

Reste maintenant à déterminer le projet d'une telle entreprise : il a paru important de concentrer en **un seul ouvrage** un panorama de la philosophie contemporaine qui va de Nietzsche à Deleuze. Il s'agit d'un **panorama**, c'est-à-dire d'un **étalement** de tous les courants de pensée, une sorte de prise de vue qui suppose à la fois la **distance** et la **hauteur**, ce qui n'exclut nullement l'approfondissement et un minimum de rigueur. Ce n'est pas un livre pour les **professionnels de la philosophie**, du moins ne s'adresse-t-il pas **directement** à eux : ils y trouveront cependant l'essentiel de la pensée contemporaine dans un ouvrage qui se veut sérieux, mais ce sera à eux de le juger. Encore que, sans faire la fine bouche, il soit utile pour un « prof de philo » d'avoir à sa disposition une sorte de manuel qui lui donne les thèmes essentiels de la pensée d'une vingtaine de penseurs et de philosophes du XIXème et du XXème siècles. Par contre, il nous semble très utile aux quelques étudiants d'Université ou de Lycée qui font de la philosophie, soit par obligation, soit par option, et qui n'ont pas été dégoûtés de cette discipline par les réformes successives : ils y trouveront une sensibilisation à tous ces courants de pensée qui les obligera à aller **plus loin** dans leurs lectures ou leurs recherches. Du moins auront-ils un précieux instrument de travail.

Elle n'est pas écrite pour un petit nombre

On peut dire de la philosophie ce que Mounier pensait de la religion : lorsqu'elle ne devient qu'un refuge pour vieillards enfin assagis, pour adolescents en quête de structure, pour intellectuels en chaise longue. Lorsqu'elle n'est plus qu'un rite culturel, qu'une commémoration de la Grèce et de l'Occident chrétien, quand son avenir se trouve **derrière elle** dans un passé prestigieux, lorsqu'elle n'a plus que ses temples et ses quelques prêtres, elle a perdu ses racines et se coupe des forces vives de la société et de l'histoire. Il est bon dès lors que, quittant le cercle des initiés, la pensée contemporaine soit offerte à tout le monde puisqu'elle s'adresse à tous : Marx n'a pas écrit « Le Capital » pour les dignitaires du Parti, Sartre n'a pas pensé l'existence pour quelques intellectuels angoissés, Nietzsche n'a pas annoncé la mort de Dieu pour une poignée de disciples, pas plus que Michel Foucault n'a rédigé « Les Mots et les choses » pour ses collègues du Collège de France. Il faut que la pensée sorte des sacristies et des chapelles, elle doit s'aérer, là où l'homme respire : puisse ce livre participer à ce mouvement respiratoire. Mais objecte-t-on, et à **juste titre**, tout le monde ne peut pas lire la philosophie. Ne faut-il pas « avoir fait des études » posséder un langage, être reconnu philosophe, avoir un quotient intellectuel (Q.I.) supérieur à la moyenne, être un peu fou ou beaucoup sage, pour affronter Lacan, Nietzsche, Sartre, Proud'hon, Deleuze, etc... ? C'est à la fois vrai et faux.

Penser : une jouissance et un travail

1) C'est vrai : la pensée est une **tâche ardue** ; même si, pour Nietzsche, en ses meilleurs jours nous dit-il, elle est une « fête et une orgie ». Elle est aussi **un travail**, et elle exige l'effort, la concentration, la patience, voire la souffrance. La rigueur d'un concept ne se comprend pas du jour au lendemain et la fulgurance d'une intuition ne se saisit pas d'emblée, comme par miracle, dans tous ses rebondissements et ses conséquences ultimes. A bien des égards c'est un travail **d'ascète**, même si le **désir** et la **jouissance** y trouvent parfois leur compte. La philosophie a un **langage** : il faut se familiariser avec des mots, avec des problématiques, avec des questions, avec une démarche de la pensée qui ne nous est pas familière. Il y faut **du temps**, de la réflexion et du travail pour se pénétrer de cette « ambiance » que dégage toute philosophie. A l'image du skieur qui doit peiner et **tomber**, combien de fois, avant de pouvoir se tenir sur ses planches et trouver son rythme pour savoir skier, celui qui débute dans la lecture des philosophes aura tendance à se décourager, à ne pas aller plus loin : ce livre se veut être une **étape**, une sorte de **transition** et une stimulation à lire les auteurs eux-mêmes : il vaut toujours mieux avoir à faire au bon Dieu qu'à ses saints. Et la lecture d'un livre **sur** Kierkegaard ne vaudra jamais celle des œuvres **de** Kierkegaard lui-même.

La pensée : un élément de notre liberté et de notre action

2) C'est faux : la pensée contemporaine plonge au cœur même des problèmes que nous vivons quotidiennement, elle est le **symptôme** culturel de la fameuse crise de société ou de civilisation, crise à laquelle la philosophie a pris **largement part**. Pourquoi, dès lors, ceux qui veulent prendre la pleine dimension de ce phénomène, ne pourraient-ils pas accéder au **lieu** où se **dit** cette sorte de déchirement de l'homme ? La philosophie est un de ces lieux privilégiés avec, entre autres, Marx qui inaugure la science de la société et de l'histoire, Freud qui confronte l'homme individuel à la vérité de son inconscient, les structuralistes qui démystifient la valeur subjective du langage, Sartre qui ouvre les chemins de la liberté à un existant livré à sa contingence, etc... Tous ces problèmes, nous les vivons tous les jours, ils sont notre vérité dite dans un langage propre à celui de la philosophie. Ils sont la vérité du Monde et de l'Histoire à un moment donné de son développement qui est le nôtre. Dès lors, notre compréhension de la pensée ne dépend pas uniquement de notre langage culturel ou intellectuel, de notre plus ou moins grande familiarité avec ce type de langage. Elle dépend bien plus profondément de notre volonté à nous **libérer** et à nous **connaître**, à mener un **combat** pour une humanité meilleure : la philosophie est un des chemins par où passent cette libération, cette connaissance et cette lutte individuelle et collective.

Une double exigence

C'est pourquoi la philosophie est un **choix de vie et d'action** : loin de la maintenir dans des livres poussiéreux, de ne la concevoir que comme matière à enseignement et discipline du savoir, de lui laisser l'auréole que lui ont donnée les grands créateurs, c'est-à-dire les grands philosophes, de la confier aux seuls professionnels de la philosophie, il importe, au contraire, de la sortir au grand jour, de la vulgariser pour que le plus grand nombre puisse y accéder, la connaître et en jouir. C'est pourquoi ce livre a maintenu une double exigence : rester le porte-parole fidèle de l'auteur et de sa pensée en articulant ses intuitions et ses thèmes essentiels. Mais ceci n'était possible qu'en conservant au maximum **son langage** qui paraîtra parfois hermétique et abstrait, c'était la condition de la **fidélité** et de l'**honnêteté intellectuelle**. Mais, par ailleurs, dans le souci d'accompagner le lecteur, il y a des simplifications et une volonté de la rendre accessible et de faire de cet ouvrage un instrument à la fois **théorique** et **pratique** qui **guide** une **certaine lecture** des grandes interrogations de l'homme contemporain. Cette nécessaire fidélité aux penseurs et cette exigence de pédagogie et de vulgarisation sont souvent **contradictoires**. Nous avons voulu rester au centre de cette contradiction en sachant qu'il était difficile de s'y maintenir.

A chacun son cheminement

C'est le mérite, mais aussi l'écueil et la limite de ce genre d'entreprise. Nous en assumons la **responsabilité** et d'avance les **critiques** : le lecteur non familiarisé avec la philosophie trouvera ce livre encore trop dur à lire, pas assez simple ; cette difficulté ne tient pas qu'au langage et il sera bon de ne pas se rebuter car la philosophie exige une certaine **conversion**, et c'est parfois deux mois, six mois, un an après la lecture que telle phrase devient compréhensible, que tel problème apparaît dans toute sa dimension, que telle question perçue de façon floue à la première lecture se précisera et **prendra sens pour nous**. Un tableau de Cézanne ou de Picasso n'est pas toujours saisi au **moment** où on le **regarde**, il en est de même pour la philosophie qui suppose un **travail de la raison**. A l'inverse, le lecteur philosophe risquera de trouver ce livre trop vulgarisé, avec l'impression que lui sont rabâchées des choses qu'il connaît, mais c'est moins à partir de la nouveauté des connaissances qu'au caractère pratique de cet ouvrage qu'il peut y trouver son compte : et puis, quel est le philosophe de profession qui peut dire qu'il « connaît » Nietzsche ou Marx, Husserl ou Levi-Strauss ? N'a-t-il pas besoin de recyclage et de formation permanente ? Les pages qui suivent peuvent lui en fournir, sinon l'occasion, du moins le **pré-texte** dans tous les sens de ce mot. A chacun de trouver son rythme et de tracer, à partir de la lecture d'un autre, son propre cheminement.

Lignes directrices pour la lecture

Le contenu essentiel des pages qui suivent est fondé sur ce que l'on a appelé ironiquement la « Trinité » : **Nietzsche, Marx et Freud**, puisqu'ils ont ouvert, en leurs différents domaines, les critiques et analyses les plus radicales, ce qui les fait rompre avec les conceptions humanistes et religieuses, métaphysiques et idéalistes, de la civilisation occidentale. Sans développer davantage, disons qu'avec eux **se termine** un type de philosophie qui part de Socrate* pour aboutir à Hegel*. A ce bouclage de la philosophie correspond la fin d'un monde et d'une société rurale, pauvre (à l'exception d'une classe), marquée par l'individualisme moral, familial et religieux. Nietzsche, Marx et Freud sont en **discontinuité**, ils expriment une rupture et on ne peut, par conséquent, leur imputer de prédécesseurs. De ce fait, ils ne font pas seulement une **table rase** du passé, ils annoncent et préfigurent l'avenir, **le nôtre** ; ils inaugurent une nouvelle manière de concevoir l'homme et la société, l'individu et l'histoire. Ils prennent les voies d'une **nouvelle vérité** qui s'énonce et s'oppose radicalement aux vérités anciennes. C'est pourquoi ils sont les **maîtres à penser**, non sans ambiguïté d'ailleurs, de notre temps et de ses problèmes.

Contre de nouveaux maîtres

Mais l'arbre ne doit pas dissimuler la forêt : reconnaître que cette « trinité » a jeté les bases d'un **nouveau fondement*** ne peut faire oublier que la philosophie, ou ce qui en tient lieu actuellement, ne s'arrête pas avec eux, et se forge parfois **contre eux**. A une époque instable et caractérisée par la vitesse des changements, nos vénérables maîtres, qui ont à peine cent ans, **ne sont-ils pas déjà dépassés** ? On peut parfois le croire avec Deleuze ou les nouveaux philosophes qui critiquent précisément le caractère fondateur* de la connaissance et qui trouvent qu'en ce point central les modernes ressemblent étrangement aux anciens. De plus, la **mode** qui s'est emparée de Marx, Nietzsche et Freud, exprime peut-être les limites de ces penseurs qui seraient moins des philosophes que les fondateurs d'un **Ordre**, d'une **nouvelle orthodoxie**, qui feraient davantage appel à **la croyance** qu'à la raison, à une sorte de religion qu'à la rigueur du concept.

C'est pourquoi il est bon d'aller voir ce qui se passe **en dehors** du « Nietzscheo-freudo-marxisme », du côté de chez Sartre ou de l'anarchie, de Kierkegaard ou du libéralisme, pour prendre l'exacte mesure et déployer l'éventail que découvre la pensée contemporaine. Si ce livre permet d'offrir au lecteur les visages divers et multiples de la philosophie, alors il aura atteint l'un de ses buts.

Organisation formelle de ce livre

1 - Il présente quatorze chapitres qui expriment quatorze grandes orientations de la philosophie contemporaine, exception faite du libéralisme, du thomisme, et de l'humanisme qui y sont par l'influence qu'ils exercent encore dans nos comportements idéologiques*. Ces chapitres forment une **unité** et le lecteur y trouvera explicité ce qui fait **l'essentiel** d'une pensée.

2 - Chaque philosophie est symbolisée par la référence faite à **deux auteurs** : celui qui est le plus important (par exemple Marx pour le marxisme, ou Sartre pour l'existentialisme) et un autre qui en est proche, Althusser et Merleau-Ponty dans l'un et l'autre exemple.

3 - Chaque chapitre ne fait qu'**esquisser** les thèmes de la pensée contemporaine, mais il met en place les thèses centrales. Au lecteur de reprendre ce qui n'est qu'évoqué pour l'approfondir, de faire d'autres lectures, **en lisant les auteurs eux-mêmes**, pour mieux cerner ce qui lui semble le plus important.

4 - La vie de l'auteur est donnée dans ses étapes importantes car une œuvre est toujours étroitement liée à une vie, surtout lorsqu'il s'agit de penseurs « existentiels » comme Nietzsche, Kierkegaard ou Sartre. En outre, le lecteur trouvera une bibliographie contenant les ouvrages des principaux penseurs ainsi que d'autres ayant trait au courant de pensée qui a été présenté, ceci afin de faciliter et d'encourager des lectures car, par lui-même, ce livre est insuffisant et il contient ses propres limites.

5 - A la fin de chaque chapitre, il y a un ensemble de questions, de problèmes théoriques et pratiques que pose chaque système de pensée et que le lecteur peut se poser à lui-même, **en fonction de ses préoccupations, de la manière dont il s'est senti remis en cause ou concerné par la lecture qu'il a faite**. A lui de transposer dans sa vie et de faire siennes les interrogations suscitées en cours de lecture pour en exprimer une thématique personnelle.

6 - Enfin, chaque chapitre se termine par un recensement de thèmes qui n'ont pas été abordés directement ou qui ont été traités de façon trop allusive. Il pourra pour lui-même reprendre ces thèmes (ou mieux, en trouver d'autres) qui sont suivis d'une indication bibliographique.

7 - A la fin de l'ouvrage se trouve un vocabulaire sommaire pour faciliter la tâche au lecteur, en ce qu'il peut s'y reporter constamment, pour les mots marqués d'une astérisque.

Accéder à sa vérité

Chacun des chapitres de ce livre constitue à lui seul un ensemble qui se suffit à lui-même. Il n'y a donc pas lieu de lire ce livre dans l'ordre qui lui est présenté, c'est au lecteur de tracer sa propre lecture et d'exister en présence des textes, en commençant aussi bien par la fin que par le milieu : nulle chronologie ne lui est imposée, il se sentira ainsi libre d'aller d'abord à ce qui l'intéresse et il laissera mieux parler son désir. Il suffit de savoir, s'il y a lieu d'organiser la lecture, que la philosophie contemporaine s'organise autour de trois pôles : la politique, l'existence, le langage.

Ces trois pôles correspondent à trois modes d'exister : **Agir - Désirer - Parler**. Et c'est précisément comme remise en question de l'Agir, du Désir et de la Parole que la pensée contemporaine trouve sa pleine signification. C'est une remise en cause des ressorts de notre être profond qui s'exprime par cette triple interrogation :

- Qu'est-ce que l'**action** pour le sujet dans son rapport à l'histoire et au monde dans ses contradictions ? Le marxisme, le libéralisme, l'anarchisme et la nouvelle philosophie répondent partiellement à cette question.

- Que se passe-t-il lorsque nous **désirons** ? Qu'est-ce qu'exister, vivre ? Y a-t-il un sens à l'existence ? Le personalisme, l'existentialisme, le nihilisme, le spiritualisme, et le thomisme répondent en partie à ces questions.

- Qu'est-ce que **la parole**, le champ du langage, le fait pour l'homme d'accéder ou de s'interdire le sens, d'être conscient et inconscient ? De choisir des valeurs et de naître avec le monde qu'il constitue ? L'humanisme, le structuralisme, la phénoménologie, le freudisme, nous offrent quelques explications à ces interrogations ainsi que la modernité.

Au lecteur maintenant de se confronter à la vérité de chacun des courants de pensée contemporains afin qu'il accède à ce à quoi nul autre à sa place ne peut accéder : à **sa propre vérité**. Il se peut que de cette lecture surgisse plus d'ombre que de lumière, mais, comme le dit Zarathoustra* : « Derrière toi il n'y a plus de route... Le voyageur parle avec son ombre ».

Le libéralisme

Complexité de l'idéologie libérale

Sommes-nous encore dans une société libérale ? Avons-nous conscience des postulats doctrinaux et théoriques qui sont au fondement de l'économie libérale ? Le libéralisme n'est-il pas déjà dépassé par un capitalisme qui en est la négation, mais aussi, dans une certaine mesure, le produit ? Les contours idéologiques et historiques du libéralisme sont assez flous, mais tous les commentateurs sont d'accord pour faire remonter l'origine de la pensée libérale à la fin du Moyen-Age qui s'exprime par quatre revendications :

- Face à l'obscurantisme religieux, on prône **la foi en la raison** comme idéal de l'homme et comme moyen pour comprendre les phénomènes de la nature.

- Contre la notion de providence chrétienne et contre la recherche d'un bonheur dans l'au-delà, on propose à l'homme **l'optimisme de la science et de la nature**.

- Contre l'autorité du dogme religieux et de l'effacement individuel, le libéralisme conquiert les idées d'individu, d'autorité de la seule **conscience personnelle** pour connaître la vérité.

- Face au développement du commerce, de l'urbanisation, et face au déclin des grandes propriétés féodales, on réclame pour l'individu la jouissance de la **propriété privée**.

Il semble effectivement que l'idéologie libérale peut se comprendre à partir de ces quatre conquêtes des XVIIème et XVIIIème siècles : **Raison, Nature, Individu, Propriété**. Ces concepts ont été amenés et approfondis par les philosophes politiques du XVIIème et par la philosophie des Lumières du XVIIIème siècle. De telle sorte que le libéralisme fait appel à des concepts parfois contradictoires, souvent antinomiques*, pour se justifier comme idéologie.

La philosophie et le libéralisme

Tout pragmatique qu'il soit devenu le libéralisme se laisse difficilement cerner au niveau **d'une théorie**, c'est-à-dire d'une analyse systématique et scientifique des phénomènes sociaux et économiques qu'il produit lui-même. Est-ce que, par exemple, la théorie marxiste du capitalisme est une analyse du libéralisme ? On reconnaît volontiers à Marx d'avoir fait une analyse critique de l'économie capitaliste, mais s'il a stigmatisé l'idéologie de ce système, il a peu développé le contenu objectif de cette idéologie, en particulier les idées philosophiques qui l'ont inspirée. C'est pourtant à partir de l'idée centrale de liberté que l'on peut le mieux cerner le libéralisme sans pour autant savoir où va cette liberté.

Il est cependant possible d'admettre que le libéralisme est un ensemble hétérogène d'idées philosophiques et politiques qui se fondent sur cette croyance que l'homme seul et la nature ont la possibilité de se rendre maîtres de l'univers pour le conquérir et en jouir. Incohérent au niveau des idées, le libéralisme a prouvé sa cohérence dans sa pratique puisque l'essor des civilisations occidentales industrialisées en est directement issu. Actuellement cependant le libéralisme se trouve en crise à un double niveau :

- Le capitalisme des monopoles détruit les mécanismes de l'offre et de la demande, de la loi de concurrence sur laquelle sa doctrine économique était fondée.

- Le marxisme a fait voler en éclats les contradictions du libéralisme au plan théorique. Le marxisme est un système cohérent qui dévoile l'incohérence du discours libéral. Deux siècles d'économie libérale et quatre siècles de pensée libérale sont peut-être proches de leur déclin ?

1 - Première antinomie : la nature et la raison

La raison maîtresse de l'univers

L'idéologie libérale se repère tout d'abord par l'établissement de la souveraineté de la raison comme moyen et but pour l'homme d'accéder au bonheur. Mais cette raison individuelle est elle-même finalisée en vue de conquérir la nature, les lois et les règles qui l'ordonnent et la gouvernent. Il ne faut pas oublier que, depuis Descartes, la raison a une fin pratique et utilitaire. Elle n'est plus scolastique* au sens où elle ne fait que commenter le dogme religieux, mais elle devient maîtresse de l'univers qu'elle doit déchiffrer et soumettre. Cependant, la raison et la nature sont antinomiques, à tel point que Goethe peut écrire : « en un mot la loi de nature est une création de l'entendement plus qu'une œuvre de la nature. C'est une notion, elle n'existe que dans l'esprit et non dans les choses elles-mêmes ». (1)

L'antinomie nature-raison va s'exaspérer et trouver son point culminant dans la pensée de J.J. Rousseau. Le libéralisme se nourrira de cette antinomie. Croire en la raison, c'est admettre le caractère universel et illimité de la

(1) Locke, Essai sur l'entendement humain.

connaissance, mais c'est aussi penser que la raison ne sert pas seulement l'intelligence, elle guide aussi les cœurs. C'est une idée universellement répandue au XVIIIème siècle que de croire que, grâce à ses lumières, la raison apporte la joie, le bonheur, la libération de tout préjugé et de toute croyance. **Celui qui est dans le malheur, c'est l'homme qui est dans l'ignorance, qui ne connaît pas.** En définitive, la raison est un moyen de libération car elle ne peut nous tromper que si nous ne sommes pas dans les voies qu'elle indique. Autonome par rapport aux dogmes religieux et métaphysiques*, la raison rend l'homme libre car elle lui fait connaître les lois qui l'affranchissent de l'univers.

Elle assume les passions

Ce potentiel d'affranchissement que représente la raison s'exerce d'abord à l'encontre des passions et des **désirs**. Ceux-ci sont du domaine du multiple, du changement, de l'imagination, qui sont autant de déterminismes qui viennent limiter la liberté. La **raison**, au contraire, est ce qui permet de **juger souverainement et universellement**. Le but moral de la « raison libérale », c'est de conquérir la maîtrise individuelle de soi à l'égard de la nature qui est en nous. Non pas en la niant, comme le prescrivait la morale religieuse, mais en la soumettant et en intégrant l'affectivité au jugement moral. Le rationalisme est donc aussi une éthique individuelle en ce que la raison est le moteur de la volonté. Elle justifie la volonté d'agir et de décider qui est l'une des caractéristiques de la morale libérale.

Ainsi naît l'empirisme moral qui est une constante de l'homme libéral : une morale rationnelle, pratique, qui juge par elle-même de ce qui est bon et juste et qui a comme ressort essentiel l'aspect pratique de l'action morale. **Le bonheur** n'est pas un état contemplatif, il n'est pas davantage une morale sociale qui transcende les individus. Il est une conquête à faire pour soi, un processus cumulatif de satisfaction de désirs : cette éthique n'est pas à la recherche de la perfection ou du Bien pris comme idéaux, mais plutôt la recherche d'un mieux, une sorte de compromis assumé entre les exigences de la raison et celles de la passion.

La foi au progrès

L'idée centrale du libéralisme consiste à introduire la notion de **perfectibilité** : la raison peut, par son seul pouvoir, faire progresser dans l'ordre de la connaissance et de l'action. Ceci peut s'entendre sur le plan individuel, mais c'est encore plus vrai en ce qui concerne l'histoire : l'idée de progrès est inhérente à la croyance en la puissance de la raison. **Tout rationalisme est un progressisme**, une philosophie du progrès qui trouvera son plein épanouissement dans le positivisme d'A. Comte. Le progrès de l'individu et de l'histoire dépend du développement de la raison et de la connaissance. **La possibilité de connaître tous les secteurs du savoir commande le progrès humain et social** qui n'est qu'une autre manière de nommer le bonheur individuel et collectif.

L'idée de progrès assigne à la raison son champ pratique et historique par lequel elle devient calculatrice, prévisionnelle, anticipatrice. Elle participe au progrès de toutes les réalités en leur indiquant leur finalité. Ce progrès est une idée d'abord morale : il consiste à penser qu'**en développant la production matérielle il s'ensuit un bien moral pour l'homme**. L'idée de progrès

suppose une maîtrise sur le temps et sur l'histoire. Elle implique la croyance en une Providence divine ; là où il suffisait de prier il faut maintenant agir en ayant foi dans la nature : « La nature n'a marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines, la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ». (2) Le progrès n'est possible que parce que la raison se rend maîtresse des mécanismes de l'univers. Elle en est le moteur, mais le rationalisme n'évacue pas la nature car le progrès c'est le triomphe de l'ordre naturel dont la raison est la maîtrise.

L'optimisme rationaliste

L'une des grandes différences entre le rationalisme marxiste et le rationalisme libéral consiste, pour l'un à se référer à l'**ordre de l'histoire**, alors que l'autre se fonde sur l'**ordre naturel**. La notion de progrès est propre au second, alors que celle de contradiction est propre au premier. Le concept de progrès suppose que les contradictions, loin de s'exacerber, finissent toujours par **s'harmoniser**. Il implique l'harmonie et la cohérence de l'univers, cette croyance typique de l'idéologie libérale selon laquelle la nature est bonne et qu'il suffit que l'homme soit bon lui aussi pour vivre en paix avec l'univers. **L'idée de progrès présuppose que tout est bien et bon, intrinsèquement parfait.** Il s'agit de s'approprier la nature sans la supprimer en la poussant jusqu'à sa perfectibilité.

Leibnitz* a été celui dont la philosophie fut à la base de l'optimisme libéral en énonçant que le monde était le meilleur possible : « Le principe du meilleur donnait à croire que l'univers, pris dans sa totalité, avait une valeur incomparable et que tous les êtres collaboraient à leur rang, à son harmonie et à sa perfection... le principe de continuité supposait que ces mêmes êtres constituaient une chaîne ininterrompue. Il se trouvait à rejoindre la physique newtonienne d'après laquelle tout se tient dans l'univers, il pouvait suggérer une nouvelle interprétation de l'histoire. Il suffisait que la continuité fut transposée du plan statique au plan dynamique ». (3) « L'idée de progrès impliquait la valorisation du temporel, du présent et du futur par rapport à l'éternel, au passé et à la tradition, le remplacement de la Providence par la permanence de la nature et le dynamisme efficace de la raison ». (4)

L'amour de la nature

Le rationalisme de la pensée libérale rompt avec la métaphysique* d'une création originelle ou spontanée. Il implique, au contraire, de poser la nature, non plus comme objet mystique de contemplation ou de spéculation, mais comme objet de science susceptible d'être transformé et dominé. La nature n'est plus le sacré au sein duquel Dieu intervient, elle a sa consistance et son autonomie. A une nature sacrée, le naturalisme va opposer les lois de la nature, une sorte de raison immanente* au devenir des êtres. L'idée de Nature s'oppose d'abord à celle de création. Cependant la nature, en échappant à la Providence, n'est pas pour autant irrationnelle, elle conserve, au contraire, toutes les lois de la perfection divine, d'un dieu devenu grand architecte, maître d'œuvre de l'univers comme le laissait supposer déjà la philosophie de Descartes.

(2) Condorcet, Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.

(3) R. Hubert, Essai sur l'histoire de l'idée de progrès.

(4) A. Vacher, L'idéologie libérale.

Le naturalisme est le concept* antinomique* du rationalisme, opposé mais nécessaire : l'ordre de la nature est analogue à celui de la raison. Cette nature est avant tout nourricière, généreuse, qui comporte en elle-même les lois du bonheur, pourvu que la raison, par un mélange de sagesse et la recherche du plaisir, ne transgresse pas ses lois. « Ose donc t'affranchir du joug de cette religion, ma superbe rivale... C'est dans mon empire que règne la liberté... Reviens donc, enfant transfuge, reviens à la nature ! Elle te considère, elle chassera de ton cœur ces craintes qui t'accablent, ces inquiétudes qui te déchirent, ces transports qui t'agitent, ces haines qui te séparent de l'homme que tu dois aimer. Rendu à la nature, à l'humanité, à toi-même, répands ces fleurs sur la route de la vie ». (5) Le naturalisme libéral laïcise la nature qui fonde une nouvelle morale.

Une éthique de la nature

L'amour de la nature n'est cependant pas conçu à la façon des romantiques : source des instincts et des passions, elle est davantage constituée d'un ensemble de lois et de règles, elle a une fonction **téléologique***. Elle est finalisée au bonheur de l'homme si celui-ci se soumet à ses lois et ne transgresse pas son ordre et son harmonie. Elle comporte, en effet, des lois dont les principes sont absolus, immuables, nécessaires et universels. Elle offre à l'homme un terrain d'action dont elle est la norme d'où découle le caractère essentiellement éthique du rapport entre l'homme et la nature : elle est objet de science tout en étant science elle-même, elle est art de vivre tout en se posant comme unique œuvre d'art, elle est rationnelle car elle est douée d'un être de raison.

Il s'établit ainsi une relation entre l'homme et la nature qui est faite de domination : « Elle lui offre le bonheur si l'homme sait se soumettre à ses lois, le naturalisme du XVIII^{ème} siècle repose sur un jeu complexe de ces inversions qui font que la nature est en même temps interne et externe, dominante et utilisée, que le bonheur est dans l'homme et dans le monde, et que l'homme est en même temps soumis et conquérant, passif et créateur ». (6) C'est dans la mesure, en effet, où l'homme libéral a pu concevoir la nature comme totalité exploitable sur le plan économique, comme finalité autonome par rapport à l'idée de création, comme code de morale et source de bonheur, que le naturalisme a pu être le pôle essentiel de l'exercice de la raison. **Tout à la fois économique, éthique et esthétique, le concept* de nature est contemporain de l'idéologie libérale.**

2 - Deuxième antinomie : l'individu et la société

Qu'est-ce que l'être social ?

Un deuxième couple antinomique a fécondé l'idéologie libérale : **l'individu et la société**. Il est possible d'admettre que l'originalité théorique de cette idéologie réside en ce que individu et Etat ont été pensés en termes de droit

(5) D'Holbach, Abrégé du code de la nature.

(6) A. Vacher, L'idéologie libérale.

et de loi, avec une figure théorique centrale, celle de J.J. Rousseau qui en a exacerbé le caractère antinomique et cependant nécessaire. La pensée libérale est en son essence l'articulation de cette question : qu'est-ce que **l'être social** ? Quels sont les principes qui doivent gouverner la définition et l'existence réciproques de l'absolue individualité de l'homme et de l'absolue nécessité de l'Etat, expression de la souveraineté du peuple ?

L'étoffe théorique de l'idéologie libérale se découpe dans l'histoire, parfois harmonieuse et toujours tourmentée, de cette énonciation que : l'individu est un absolu qui possède en lui les caractères de l'universalité et de l'unicité, en même temps qu'il ne peut se constituer en tant qu'être individuel que si une puissance contraignante, l'Etat, vient régler, coordonner, arbitrer, limiter son égoïsme et ses intérêts naturels. Toute la philosophie du droit, comme la philosophie politique, qui donnent naissance à l'idéologie libérale visent à penser le rapport entre le singulier et l'universel, entre le particulier et la totalité, la multiplicité et l'unité. Poser l'autonomie métaphysique* de l'individu c'est vouloir qu'il s'affranchisse des règles religieuses et morales qui le maintenaient mineur. C'est, en même temps, énoncer que le concept* d'individu est le principe fondamental de sa propre intelligibilité.

Naissance de la conscience individuelle

Le mouvement de la Réforme, en invoquant la seule autorité de la conscience individuelle comme juge unique de la vérité religieuse, a profondément fait progresser l'idée que **l'être individuel place sa liberté au-dessus et au fondement de la vérité**. En conquérant sa liberté religieuse, l'homme, issu de la Réforme, manifeste que la conscience individuelle est l'instance suprême, non seulement de la croyance (la conscience transcende le dogme), mais aussi du libre arbitre et du libre choix. Il y a une convergence entre l'individualisme métaphysique et religieux, illustré par la Réforme, et l'individualisme psychologique, politique et social qui sera à la base de l'idéologie libérale : « L'individualisme, en matière de religion, menait, par des degrés insensibles, sinon tout-à-fait logiques, à une morale individuelle, et une morale individuelle menait au dénigrement du sens de la structure sociale, comparée au caractère personnel ». (7)

L'individualisme libéral trouve également sa source dans **l'optimisme de la science** qui lui donne un sentiment de domination et de puissance, il ne se révèle pas encore fragile et précaire à la manière de Pascal. Mais la Renaissance apporte également à l'individu la conscience de son originalité, de son indépendance et de son dynamisme propre, ce que Gusdorf appelle « l'efficacité opérative de l'être humain ». (8) L'individu se libère des déterminismes religieux, culturels et sociaux pour se poser en être absolu et unique, ayant **en lui-même**, et non pas seulement en Dieu ou en l'Eglise, les clés de son bonheur et de sa liberté à conquérir. Cette ipséité (ce que l'on fait par soi-même) de l'homme se vérifie aussi bien dans le domaine économique et politique que dans l'art et la religion. En conquérant la conscience, l'individu trouve en lui une nouvelle identité.

(7) R.K. Tawney, La religion et l'essor du capitalisme.

(8) G. Gusdorf, Les origines des sciences humaines.

L'individu et la liberté

On reconnaît au libéralisme que toute son idéologie n'a de sens qu'en référence à la liberté. C'est parce qu'il veut se penser libre totalement que l'affranchissement de l'être individuel se transformera au cours de l'histoire en une doctrine, celle de l'individualisme. Le premier bien que revendique l'homme, c'est sa liberté au nom de la nature pour qui tous les hommes sont égaux. L'état de nature, comme la liberté, est un état primitif, une origine première, un principe que l'Etat et la société ne peuvent ni contraindre, ni limiter. Cette liberté est d'abord jouissance de soi, c'est-à-dire recherche du bonheur, mais elle est surtout la loi à partir de laquelle vont être jugées toutes les valeurs morales et sociales. La liberté, c'est ce qui donne à l'homme sa qualité d'être humain, ce qui le fonde en droit comme humanité. Cependant, elle n'est pas anarchique, elle n'est ni le laisser-faire, ni le laisser-aller, elle se réfère toujours à la raison pour trouver les règles qui la gouvernent.

La liberté comme gouvernement de soi, comme loi particulière qui doit trouver sa nécessité dans l'universel, tel est le sens de l'individualisme libéral. C'est pourquoi elle n'est pas qu'un état de nature, elle est aussi la recherche de la loi. Elle est le respect de la raison en même temps que l'écoute des devoirs moraux. Il n'y a pas, au XVIIIème siècle comme au XXème, cette idée que la liberté pourrait être une indétermination absolue, une sorte de libre arbitre qui s'apparenterait à une volonté de puissance. La liberté est absolue dans la mesure où elle est le bien unique de l'humanité, mais elle suppose la position de la loi rationnelle qui lui indique ses raisons et ses choix. C'est pourquoi elle sera une liberté de la loi, elle aura un statut et elle suppose une législation. Le propre de l'idéologie libérale consiste à avoir pensé efficacement les rapports entre le droit et la liberté.

La liberté ne contredit pas l'ordre

L'implication de la loi par la liberté suppose que liberté et ordre ne se contredisent pas, mais s'affirment, au contraire, comme nécessaires l'un à l'autre comme l'indique Montesquieu : « La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent ». (9) Les théories de la nature, même lorsqu'elles sont très différentes, comme chez Hobbes ou chez Rousseau, vont fonder un **droit naturel** qui se fonde lui-même sur un état de nature. Comme nous l'avons vu, la nature est un principe premier, que ce soit chez Hobbes pour y discerner l'origine des haines et des guerres, que ce soit chez Rousseau un état d'injustice ou qu'elle soit, avec Locke, pour qui toute activité économique et la jouissance qui en découle sont livrées à l'arbitraire ; il s'agit de voir qui, de la nature ou de la société, va pallier un désordre ou une injustice originaire.

Le rétablissement d'un ordre social ou économique repose sur la **prise de conscience que les lois de la nature sont aussi celles de la raison**. La liberté se trouve dès lors être la capacité de s'autodéterminer dans un ordre objectif sur lequel s'énoncent le droit naturel et les droits de l'homme. La nature est corruptrice hors des lois de la raison, mais l'homme est cet animal raisonnable et c'est dans cette rationalité qu'il découvre les lois de sa liberté. Dans l'idéologie libérale, il y a cette idée profonde que l'on est libre selon la loi que l'on respecte (objective) ou que l'on érige (individuelle).

(9) Montesquieu. L'esprit des lois. XI. p. 395.

L'individualisme social

Le premier obstacle que rencontre la liberté est l'autorité (de l'Etat, de la loi, de l'organisation sociale, des autres, etc...) entendue comme étant un rapport de forces qui tient à la nature même de l'homme. De telle sorte que l'Etat apparaît comme étant la seule puissance susceptible d'arbitrer dans les conflits d'autorité et dans les rapports de forces. Cependant, l'individualisme social de l'idéologie libérale repose sur cette conception commune aux philosophes du XVIIIème siècle selon laquelle la société n'est que la somme de tous les individus : la société est un **résultat** et non pas un fondement, l'individu étant toujours **antécédant** à l'Etat dans sa consistance unique et métaphysique. De telle sorte que l'Etat ou la société ne peuvent être pensés **qu'en fonction des intérêts ou des conflits strictement individuels.**

Il faudra attendre Hegel* et les sociologues du XIXème siècle pour que le libéralisme fasse un rétablissement en avançant l'éminence de la société sur la prééminence de l'individu. Or, comme les hommes ne peuvent engendrer de nouvelles forces, mais seulement unir et diriger celles qui existent, ils n'ont plus d'autre moyen, pour se conserver, que de former par agrégation une somme de forces qui puisse l'emporter sur la résistance... trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune les personnes et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant. (10) Ce qui meut la société et oblige la liberté, c'est le rapport de forces entre individus : être social c'est ne nuire à aucun des intérêts individuels, et être libre c'est vouloir le respect de la liberté de chacun.

Le Contrat Social

Les règles de la liberté dans la société vont se constituer sur la libre détermination des libertés individuelles et sur leur consentement à n'être gouvernées que par des représentants qu'elles se seront librement choisis. L'Etat libéral, dans ce qu'il a de républicain, a pour but premier de protéger l'ordre qui règle les rapports des individus entre eux (respect du droit, droits formels comme on les appelle aujourd'hui) et d'arbitrer dans les conflits de telle sorte qu'un groupe d'individus ou un ensemble d'intérêts ne lèse pas l'individu ou la société qui n'en est que le reflet. Le principe du contrat social, tel que Rousseau l'a exprimé, consiste à faire du citoyen **le propriétaire d'une partie de la société et de l'Etat** ; en échange, l'individu recevra de la société l'ordre et le respect pour son domaine individuel.

Il en résulte que les droits individuels sont eux aussi antérieurs au droit public et qu'il **n'existe presque pas de notion de droit social.** Dans le domaine législatif, les individus passent entre eux un contrat qui consiste à les protéger, soit des dangers qui sont inhérents à toute société qui régresserait à l'état de nature (le contrat social est un code de volontés libres qui se déterminent librement à vivre en société), soit de l'empiètement abusif et arbitraire de l'Etat sur les individus. Il est à noter que le concept d'individu peut recouvrir aussi bien, une personne morale, un groupe ou une association, la démarche étant la même : **il n'y a de liberté sociale que comme expression des libertés individuelles,** l'Etat n'étant qu'un régulateur des conflits et le contrat social étant un pacte de non-agression entre individus qui ont choisi de se respecter.

(10) Rousseau, Du contrat social, I, VI, p. 360.

Le respect de l'autorité

La loi étant l'expression de la souveraineté de l'homme sur lui-même en accord avec la liberté des autres, la puissance, la force et l'autorité ne sont critiquées que dans la mesure où l'Etat ne respecte pas le contrat social. La force de l'Etat libéral a consisté à se donner des lois librement choisies pour être **mieux consenties et obéies**. Le phénomène d'autorité ne peut jamais s'imposer de l'extérieur des individus, puisque cette autorité est l'ensemble des moyens par lesquels l'Etat fait respecter la volonté individuelle. Non seulement le libéral dit la loi, mais il la veut et la revendique comme étant **sienne**, il s'ensuit que toute autorité est respectable en ce qu'elle ménage la sécurité et la liberté de tous. L'égalitarisme devant la loi qui est une dominante de l'Etat libéral consiste, non pas en une supériorité intrinsèque de la loi sur, ou au-dessus, des individus, mais plutôt par la transcendance de ce dernier par rapport à la loi qu'il se donne.

En échange de cette reconnaissance de l'égalité devant la loi, l'individu s'engage à respecter certaines règles fondamentales exigées par la vie collective. Ces règles ne sont pas imposées d'autorité par l'Etat ou la société, elles sont issues du droit naturel et, de ce fait s'imposent à la conscience de chacun : tout droit et toute loi sont légitimes et font autorité en ce qu'ils sont l'expression publique et socialisée des lois intérieures à la conscience individuelle. En sorte que **obéir à sa conscience et obéir à l'autorité sont le même acte du vouloir social**. Si l'autorité impose sa force de manière excessive et injuste, elle doit être rejetée, non pas parce que le pouvoir est abusif, mais parce qu'il a perdu toute **légitimité** dès lors qu'il n'est plus l'expression de la loi de la conscience.

L'indépendance de l'individu contre la solidarité

Il n'est pas besoin d'insister ici sur l'influence de l'idéologie libérale dans son expression individualiste. Notre droit, notre morale et notre culture sont imprégnés de cette idée centrale que la finalité de la société ce n'est pas un « vivre-autre » que le vécu individuel, mais que, être individu et être social, c'est identique. A strictement comprendre le libéralisme, on peut dire que la société n'est rien d'autre que l'individu dont elle n'est que le prolongement socialisé : le principe actif et dynamique, c'est l'individu comme totalité se suffisant à lui-même. De telle sorte aussi que les liens sociaux, économiques et politiques sont jugés comme étant relatifs aux droits et aux devoirs exclusifs des individus. Le mot individualisme qui caractérise le libéralisme n'est pas à comprendre d'abord comme étant un concept moral d'égoïsme de l'individu, il faut plutôt y voir la **systématisation logique, juridique et politique selon laquelle la société est finalisée par et pour l'individu**.

« Les hommes dans l'état de société sont toujours des hommes ; leurs actions et leurs passions obéissent aux lois de la nature humaine individuelle. Les hommes ne changent pas quand ils sont rassemblés en une autre espèce de substance douée de propriétés différentes... Les êtres humains en société n'ont d'autres propriétés que celles qui dérivent des lois de la nature de l'homme individuel et peuvent s'y résoudre ». (11) L'indépendance des individus est ainsi au-dessus de l'interdépendance des hommes si l'on conçoit, ainsi que le dit A. Vacher, que « l'ordre libéral repose sur le postulat du dynamisme exclusif de l'individu dont l'intérêt constitue l'essence du lien social ». (12)

(11) Stuart Mill, Système de logique déductive et inductive, Tome II.

(12) A. Vacher, L'idéologie libérale.

3 - Troisième antinomie : l'égalité et la propriété

La propriété comme temps et espace individuels

L'antinomie la plus importante, en tout cas celle que notre siècle, depuis Marx, retient, consiste à vouloir les hommes égaux devant la loi et inégaux à cause de la propriété. L'exacerbation de cette contradiction a donné naissance à la théorie marxiste : les hommes peuvent-ils être égaux en droit si la propriété privée est la base même de l'économie ? En d'autres termes, une société injuste (fondée sur la propriété privée) peut-elle, en même temps, se dire et se vouloir égalitaire ! Il faut reconnaître que J.J. Rousseau a été le premier à se heurter à cette contradiction fondamentale puisque « Le Discours sur l'origine de l'inégalité », comme « le Contrat Social » sont des essais pour résoudre cette antinomie : puis-je déclarer égal à l'autre l'individu qui possède et celui qui ne possède pas ? La propriété n'est-elle pas la source de l'inégalité ? Mais, à l'inverse, puis-je penser l'individu hors de la sphère naturelle de la source de ses droits, la propriété ?

Il faut se remémorer, qu'au XVIIIème siècle, même en plein essor du capitalisme par le développement de la propriété industrielle et commerciale, la France, comme les autres pays, repose sur une économie de type rural dont la terre, la parcelle de terrain, est le référent à la fois rationnel et symbolique. La propriété s'inscrit dans un double lignage historique et géographique : la propriété terrienne est ce qui enracine les individus dans leur droit, mais aussi ce qui fait qu'ils se reconnaissent dans leur temps. **Le droit de propriété est sacré à un double titre : il est la matérialisation de la liberté dans l'espace et il est le symbole de l'individu qui se saisit dans un continuum temporel.** Il s'ensuit que, déposséder quelqu'un de sa propriété, c'est lui enlever les moyens concrets par lesquels il se pose comme individu. Mais il y avait cependant des terrains communaux qui ont progressivement disparu.

La justification des physiocrates

En quoi la propriété est-elle légitime ? En ce qu'elle est la jouissance et la récompense d'un travail. Le processus par lequel la pensée libérale va légitimer la propriété découle du bon sens, c'est-à-dire du droit naturel : « un objet ne se détermine pour chaque homme à telle ou telle chose qu'au moment où il se l'approprie par son travail. Il les tire alors de la propriété commune pour se les appliquer ; et nul n'a droit de le priver de ce qu'il a acquis à un titre aussi légitime ». (13) Ce passage d'un physiocrate se suffit à lui-même... ! Le mouvement physiocratique consiste pour l'essentiel à être un essai de théorie économique selon laquelle la propriété est source de richesse par le travail et l'argent qu'y investit l'individu : il n'y a pas de caractère intangible et sacré de la propriété dans la mesure où elle doit devenir **productive**. Elle n'est pas une accumulation de rentes, comme pour la société aristocratique, elle est plutôt la potentialité économique d'une richesse qu'il s'agit d'exploiter et de faire fructifier. Avec le physiocrate, la

(13) Le Trosne. Discours sur le droit des gens

nature n'est plus pensée en terme de droit, elle n'a plus de dimension métaphysique*, elle est pensée en termes économiques de rentabilité et de productivité : elle est à la fois un donné objectif (que la science peut explorer) et une réalité pragmatique (que l'économie doit faire fructifier). C'est la première tentative de rationalisation de l'économie et de justification de la légitimité de la propriété. A cette affirmation de Le Trosne : « l'homme a droit aux choses propres de sa jouissance et il tient ce droit de Dieu qui en le formant lui a imposé le devoir de se conserver », il faut ajouter celle de J. Locke : « Or chaque fois qu'il retire une chose quelconque de l'état où l'a mise et laissée la nature, il mêle à cette chose son travail, il joint donc un élément personnel : par là il s'en acquiert la propriété ». (14)

Le droit au bonheur et à la jouissance

La légitimation de la propriété consiste à affirmer que, outre qu'elle est un bien matériel justement acquis par le travail, elle est un bien moral et éthique en ce qu'elle procure la récompense de ce travail, la jouissance et le bonheur. L'idéologie libérale consacre sa vision optimiste des rapports de l'homme à l'univers par la permission de trouver le bonheur dès ici-bas sans attendre celui qui est promis dans l'au-delà. Le désir est enfin reconnu comme étant le ressort essentiel des individus, avec son corrélat matériel complémentaire, la jouissance par l'intérêt. « Le bonheur est une progression du désir d'un objet à un autre ; atteindre le premier n'est que le moyen d'atteindre le second. La cause de cela est que l'objet du désir de l'homme n'est pas la jouissance unique et momentanée (jouissance libertine (15)), mais l'assurance pour toujours de réalisation de ses désirs futurs. Les actes volontaires et les tendances naturelles de tous les hommes tendent donc non seulement à les satisfaire, mais aussi à assurer une vie heureuse ». (16)

Jouer c'est être heureux, mais cette jouissance passe par la possession des objets et donc par l'appropriation. Le plaisir apparaît inséparable de la récompense que donne le travail, **l'économie implique déjà une psychologie**. Condillac ne serait renié par aucun de nos économistes contemporains quand il dit que satisfaire les désirs matériels ou spirituels c'est conquérir le bonheur. « Désirer est le plus pressant de tous nos besoins ; aussi un désir est-il à peine satisfait que nous en formons un autre. Souvent nous obéissons à plusieurs à la fois... ainsi nos passions se renouvellent, se succèdent, se multiplient ; et nous vivons plus que pour désirer et qu'autant que nous désirons ». (17) Le bonheur et la jouissance sont revendiqués comme un droit dont la propriété est à la fois le moyen et le symbole matériel.

Du bon usage des richesses

Le problème du capital est au centre de la question de la propriété individuelle. L'argent a une dimension éthique, il procure la jouissance et contribue au bonheur, mais il acquiert aussi un dynamisme économique en ce que le capital est l'auxiliaire indispensable du travail dans une économie de libre-entreprise et dans un marché de libre-commerce : « Un homme ne peut

(14) J. Locke, Essai sur le pouvoir civil.

(15) Parenthèse que nous ouvrons dans cette citation de Hobbes.

(16) Hobbes, Léviathan, I, II, p. 63.

(17) Condillac, cité par P. Hazard, La pensée européenne au XVIIIème siècle, II, p. 123.